

Jean-Marc Moriceau

# LA MÉMOIRE DES GENS DE LA TERRE



*Chroniques  
de la France des campagnes*

1789-1914

Tallandier



LA MÉMOIRE  
DES GENS DE LA TERRE

## DU MÊME AUTEUR

- Athis-Mons (1890-1939). Naissance d'une vie de banlieue* (avec Danièle Treuil), Miribel, AREM, 1983.
- Ferme, firme, famille. Grande exploitation et changements agricoles : les Chartier (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)* (avec Gilles Postel-Vinay), Paris, Éditions de l'EHESS, 1992 ; 2<sup>e</sup> édition : 1995.
- La Terre et les Paysans aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (France et Grande-Bretagne). Guide d'histoire agraire*, Caen, Association d'histoire des sociétés rurales, 1999.
- L'Élevage sous l'Ancien Régime (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, SEDES-Nathan, 1999.
- Terres mouvantes. Les campagnes françaises du féodalisme à la mondialisation (1150-1850)*, Paris, Fayard, 2002.
- Histoire et géographie de l'élevage français. Du Moyen Âge à la Révolution (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Fayard, 2005.
- Histoire du méchant loup. 3 000 attaques sur l'homme (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Fayard, 2007 ; réédition complétée : « Pluriel », 2016.
- La Bête du Gévaudan (1764-1767)*, Paris, Larousse, 2008.
- Un Paysan et son univers de la Guerre au marché commun. Les agendas de Pierre Lebugle, cultivateur en Pays d'Auge (1941-1971)* (avec Philippe Madeline), Paris, Belin, 2010.
- Repenser le sauvage grâce au retour du loup. Les sciences humaines interpellées* (avec Philippe Madeline), Caen, PUC, « BPR, 2 », 2010 (dir.).
- Chroniques paysannes, du Moyen Âge au XX<sup>e</sup> siècle* (avec Philippe Madeline et Jean-Paul Bourdon), Paris, France Agricole Éditions, 2010.
- L'Homme contre le loup. Une guerre de deux mille ans*, Paris, Fayard, 2011 ; réédition complétée : « Pluriel », 2013.
- Les Paysans. Récits, témoignages et archives de la France agricole (1870-1970)* (avec Philippe Madeline), Paris, Les Arènes, 2012.
- Sur les pas du loup. Tour de France et atlas historique et culturel du loup du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Montbel, 2013.
- Vivre avec le loup ? Trois mille ans de conflit*, Paris, Tallandier, 2014 (dir.).
- Secrets de campagnes. Figures et familles paysannes du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2014.
- Le Loup en questions. Fantôme et réalité*, Paris, Buchet-Chastel, 2015.
- La Bête du Gévaudan. La fin de l'énigme ?*, Rennes, Ouest-France, 2015.
- Les Petites Gens de la terre. Paysans, ouvriers et domestiques du Moyen Âge à aujourd'hui* (avec Philippe Madeline), Caen, PUC, « BPR, 4 », 2017 (dir.).
- Les Grands fermiers. Les laboureurs de l'Île-de-France (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Fayard, « Pluriel », 2017.
- La Mémoire des croquants. Chroniques de la France des campagnes (1435-1652)*, Paris, Tallandier, 2018 ; « Texto », 2023.
- Le Loup en Normandie*, Bayeux, OREP, 2019.
- La Mémoire des paysans. Chroniques de la France des campagnes (1653-1788)*, Paris, Tallandier, 2020.
- La Bête du Gévaudan. Mythe et réalités*, Tallandier, « Texto », 2021.

Jean-Marc Moriceau

LA MÉMOIRE  
DES GENS DE LA TERRE

*Chroniques de la France des campagnes*

*1789-1914*

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

© Éditions Tallandier, 2023  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979 -10 -210 -5400 4

*À Denis Maraval,  
dont le soutien à l'histoire rurale n'a jamais failli,  
et m'a toujours donné toute liberté, en fidèle amitié.*





## Avant-propos

« **E**T MAINTENANT VOUS ME CHASSEZ ! » Jean-Marie Déguignet vient d'être mis à la porte de sa ferme de Toulven par un propriétaire qu'il « engraisse depuis quinze ans » : ne lui a-t-il pas donné pourtant « tous ses soins, ses peines et ses sueurs » ? Pour le paysan breton de 1883, le coup est rude. Cinq ans plus tôt, dans le bocage bourbonnais, Tiennon – le héros de *La Vie d'un simple* –, a dû mettre lui aussi la clé sous la porte, expulsé de la Creuserie où il avait sué un quart de siècle durant : pour tous, n'était-il pas « Tiennon, de la Creuserie » ? L'histoire fait écho au roman, cruellement. Si elle n'a pas toujours frappé aussi fort – mais le choc a pu être plus tragique encore –, elle a requis l'énergie d'hommes, de femmes et d'enfants au long des travaux et des jours. Sans trêve ou presque. À travers mille expériences renouvelées, des familles ont fait corps avec la terre qu'elles ont façonnée ou avec le village qui fut le leur.

Or, de 1789 à 1914 – en cinq générations –, le monde rural fait sa mue. Même si on est très loin encore de la métamorphose surgie dans les années 1950, l'élan que l'on discernait depuis 1750 se confirme avant de s'accroître. De la déflagration révolutionnaire au premier conflit mondial, l'heure est aux changements, sans précipitation, dans les mentalités et la vie matérielle. Comment les campagnes, alors au maximum de leur peuplement, les ont-elles assumés ? Comment leurs habitants les ont-ils ressentis dans le quotidien ? Et qu'en ont-ils pensé eux-mêmes ? Dans cette France agricole, alors première en Europe, les ruraux ont recherché un équilibre entre leurs traditions – et souvent leur identité – et les sollicitations nouvelles nées de l'invasion de l'État et de la mondialisation. Selon les régions et les couches sociales, la diversité est extrême mais les poussées du temps incompressibles. Cet avant-hier – à l'échelle de l'emprise pluriséculaire de l'homme sur les campagnes – est décisif : il marque notre culture et imprègne notre mémoire aujourd'hui.

Paysans et ruraux sont à la fois sujets et acteurs de l'ouverture sur la modernité, le plus souvent derrière les puissants et les notables, mais devant parfois. Quelle prise les événements – de toute nature –

ont-ils eue sur eux ? En retour, comment ces modestes protagonistes s'impliquèrent-ils dans le mouvement général ? Et à quel rythme ont-ils vécu cette situation, modulable selon les conditions économiques et socio-familiales ? Jusqu'en 1850 et même 1914, les années n'ont pas conduit la société rurale d'un seul bloc à une vitesse égale vers le monde contemporain. Comme le soulignait à cet égard Léonce de Lavergne dès 1860, « il serait puéril de rêver un développement de prospérité mathématiquement égal partout<sup>1</sup> ». De fait, la mise en avant des acteurs multiples de l'histoire rurale, avec leur perception propre des évolutions en cours, « disloque la conception linéaire d'une temporalité uniforme<sup>2</sup> » pour tous. Au-delà de leurs stabilités inhérentes, les campagnes françaises ont connu des mutations inédites sur bien des plans, à des cadences variables : c'est pour comprendre ce processus et le circonscrire de l'intérieur qu'on a redonné la parole aux paysans.

### UNE DOUBLE AMBITION

Dans ce dessein, une longue chaîne de témoignages, à travers un bon millier de maillons<sup>3</sup>, offre autant d'arrêts sur image. Par touches successives, l'entrecroisement des archives du monde rural multiplie les échos qui signalent les récurrences ou les dissonances. En recueillant, dans leur diversité, la voix de ces villageois, j'ai cherché à faire éprouver sur plus d'un siècle le sentiment de la durée concrète. Pour entrelacer ce fil rouge avec la trame des pesanteurs et des marqueurs de l'histoire rurale – du local au national –, il importe d'en restituer le plus finement possible le cheminement chronologique. Que de fois les sources recueillies par les historiens manquent de précision contextuelle ! Leur relocalisation dans le temps – d'année en année – mais aussi dans l'espace – jusqu'à l'échelle de la commune, voire du lieu-dit – valide les témoignages et avive leur sens. Le placement de ces grains de sable ordonnance la toile et confère une véritable portée à chaque élément, en dévoilant des correspondances cachées au premier abord.

En articulant sans cesse deux temporalités – le temps long des structures et le temps court des événements survenus chaque année –, l'ambition est double : comprendre les ruraux, dans leur complexité, paysans pour la plupart mais aussi villageois de tous bords, alors que les campagnes ne se réduisent pas encore à l'agricole ; mettre en évi-

---

1. Léonce de Lavergne, *Économie rurale de la France*, 1860, 438.

2. Paul-André Rosental, *Les Sentiers invisibles...*, 1999, 218.

3. Exactement 1 055 notices, dont 329 de 1789 à 1820, 412 de 1821 à 1870, 314 de 1871 à 1914.

dence les réalités fondamentales de leur vécu au jour le jour et les modalités de changement qu'ils ont connues dans une période charnière entre un passé lointain et un autre plus récent. Comme point de départ, la première Révolution, avant celles de 1792, 1830, 1848 et 1870 ; à l'arrivée, l'ébranlement de 1914, qui entraîne vers l'irréparable : 8,4 millions de soldats de 20 à 45 ans, dont presque 6 sur 10, venus des champs, resteront mobilisés en première ligne. De l'été brûlant de 1789 à la moisson figée de 1914, les sonneries de cloches ont rassemblé les forces vives de la terre.

À chacune de ces deux dates, le monde rural est majoritaire ; dans l'intervalle il connaît son apogée. Dans le cadre des frontières actuelles, les villages de France passent de près de 21 millions d'habitants en 1789 (78 % de la population totale) à quasiment 27 en 1846 (76 %) pour retomber à 22 en 1914 (55 %). Au cours de ce long siècle, ils ont fait le plein : les paysages ruraux rassemblent le plus grand nombre de citoyens dans des agglomérations qui n'atteignent pas 2 000 habitants, pour reprendre le critère statistique de l'époque. À la veille de la guerre de 1914, avant la grande débâcle des paysans, nul espace ne leur échappe, peu ou prou<sup>1</sup>. En dépit de la fusion jacobine qu'opère l'administration derrière le terme de « cultivateur », nos personnages balayent l'étendue de l'éventail social, depuis l'ouvrier ou le domestique agricole jusqu'au riche « agro-industriel », en passant par toute une gamme d'exploitants – bordiers, bordagers ou locatiers, closiers, vigneron ou manœuvriers, haricotiers ou bricoliers, fermiers ou métayers, herbagers ou jardiniers, propriétaires-cultivateurs –, dans un véritable patchwork de systèmes agro-ruraux<sup>2</sup>. Et il faut leur adjoindre tout le peuple de la forêt : gemmeurs et résiniers, bûcherons et charbonniers, cercliers et feuillardiers, qui font monter leur mécontentement collectif de 1890 à 1912. Tous ces paysans, qui conservent leur patois comme langue maternelle, sont toujours là, avec leurs animaux attitrés, à commencer par les chevaux qu'ils appellent par leurs noms ou les bœufs pour lesquels ils chantent en briolant. Mais leurs voisins restent longtemps nombreux, conviés eux aussi à témoigner, artisans – et « artisans-paysans » pour beaucoup –, commerçants, ouvriers d'industrie – une industrie encore largement rurale –, gardes champêtres et gardes-chasse, fonctionnaires et agents administratifs, membres de professions libérales, hommes de plume, maires ou juges, médecins,

1. Armand Frémont, « La terre », in Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, III/2, 42.

2. Jean-Pierre Jessenne, *Les Campagnes françaises entre mythe et histoire (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, 2006, 256.

curés ou simples desservants de paroisse et, de plus en plus, instituteurs. Toutes ces populations, qu'on peut qualifier au sens large de « gens de la terre », prennent désormais la suite des « croquants » de la fin du Moyen Âge ou du début de l'époque moderne, et des « paysans » de l'Ancien Régime, qui ont déjà donné matière aux deux livres précédents<sup>1</sup>.

#### 1789-1914. LES DIFFICULTÉS DU QUOTIDIEN PLUS QUE LES CATASTROPHES

Dans ce long XIX<sup>e</sup> siècle qui nous occupe, l'insécurité n'est plus aussi chronique qu'aux époques précédentes. Par rapport aux grands fléaux de l'histoire – guerres, pestes et famines –, la vulnérabilité des campagnards se réduit, non sans à-coups, à l'intérieur du pays. On relève certes onze guerres étrangères et six guerres civiles, avec les deux guerres de Vendée (1793-1794 et 1795-1796), l'insurrection fédéraliste de 1793-1794, les deux guerres des Chouans (1793-1796 et 1799-1800) et la Commune de 1871. Pour ces terriens, l'armée, c'est d'abord la conscription forcée et la charge du « remplacement » de celui qui doit rester au pays. Les opérations militaires ne se déroulent qu'aux frontières, voire au-delà, à l'exception de la dramatique parenthèse de 1793-1794, ou secondairement de l'invasion étrangère en 1814 et 1870-1871. À cet égard, la guerre de 1914 renouera avec les traumatismes subis bien plus tôt, à l'époque de la guerre de Trente Ans ou de la succession d'Espagne. En matière épidémique, hormis les poussées régionales du choléra en 1832, 1849 ou 1854, rien de comparable avec les pestes qu'on a connues du Moyen Âge au XVII<sup>e</sup> siècle. Quant aux crises de subsistances, si elles détonnent ponctuellement de 1795 à 1846-1847, elles ne font pas le poids – y compris la grave disette 1816-1817 – avec celles de 1481-1482, 1586-1587, 1630-1631, 1661-1662, 1709-1710 ou même 1737-1743. La famine quitte la scène à reculons, non sans hantise qu'elle revienne jusqu'à la mise en service des voies ferrées qui la conjurent effectivement. En 1853, la suspension de l'échelle mobile des céréales puis sa suppression, en 1861, soulignent qu'il n'est plus besoin de protéger les agriculteurs comme les consommateurs<sup>2</sup>.

De fait, les catastrophes collectives des années noires se sont effacées. En dehors de la première guerre de Vendée, les massacres

---

1. Jean-Marc Moriceau, *La Mémoire des croquants (1435-1652)*, Tallandier, 2018 ; *id.*, *La Mémoire des paysans (1653-1788)*, Tallandier, 2020.

2. Fernand Braudel, *L'Identité de la France*, II, « Les infrastructures rurales », éd. 1990, 194-195.

de masse et les grands déplacements de population ont cessé. Les hordes d'errants qui sillonnaient les campagnes laissent place, le plus souvent, à quelques bandes de traîne-misère qui effraient le bourgeois ou menacent d'incendie le fermier peu coopératif. Toutefois le danger ne se réduit pas toujours en peau de chagrin : en 1905, Méline estimait à 400 000 encore le nombre de mendiants et vagabonds, « bataillons d'affamés qui font trembler tout le monde sur leur passage<sup>1</sup> ». Le souci immémorial de conjurer la faim n'a pas disparu. Souvent cachée, la misère rurale ronge la société. L'incertitude du lendemain taraude le « cherche-pain » qui traîne sa vie de soupe en soupe. En temps normal, il supporte – souvent dignement – sa condition famélique dans son « creux de maison », à l'image de Séverin Pâtureau que met en scène Ernest Pérochon. Chez les plus pauvres, la survie tient à l'entraide et aux vieux usages communautaires, d'où la vivacité des révoltes lors de l'application du Code forestier de 1827. Elle repose aussi sur un certain fatalisme et un travail incessant, qui vise simplement à joindre les deux bouts, ne suscitant de réaction violente qu'en cas de prise de conscience collective : alors l'idée républicaine ou les aspirations socialistes font éclater le mécontentement sectoriel, du sabotage des premières machines en 1848 aux vagues de grèves en cascade des années 1890-1900. La croissance démographique est bien au rendez-vous, jusqu'à intensifier vers les villes un exode rural ancien mais devenu chronique, lorsque le surpeuplement est en vue. L'appel de la cité débarrasse les campagnes de la plaie longtemps incurable de leurs populations flottantes.

Jusqu'en 1846, les villages français suivent à peu près la progression générale de la population – avec plus de 20 millions d'âmes liées à l'agriculture<sup>2</sup>, le nombre maximal de toute notre histoire –, avant un long effritement, amorti par la fécondité rurale jusqu'à la veille de 1914. Tout en restant majoritaire, le poids relatif des *Gens de la terre* recule, surtout dans les cinquante dernières années : longtemps, quatre habitants sur cinq vivaient à la campagne ; au début du xx<sup>e</sup> siècle, ils n'en représentent plus qu'une grosse moitié. En même temps, les ruraux comportent une frange de population qui s'éloigne du sol tandis que les territoires urbains, qui agrégeaient encore à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle de nombreux cultivateurs – vigneron, maraîcher, ouvrier agricole

---

1. Antoine Prost, *Les Français de la Belle Époque*, 2019, 166.

2. Au Congrès central d'agriculture de 1844, l'évaluation va généreusement jusqu'à 25 millions (*Compte-rendu des procès-verbaux des séances*, 1844, 1).

et même fermiers –, ont vu fondre ces effectifs. Pour autant, le peuple des campagnes est loin d'avoir suivi un long fleuve tranquille.

#### DE L'HISTOIRE MORTE À LA MÉMOIRE VIVANTE

C'est dans ce contexte qu'écrivent les ruraux ou qu'ils suscitent autour d'eux des témoignages sur leur condition. Le progrès continu, et par paliers successifs, de la scolarisation depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux conséquences des lois Ferry, accroît considérablement notre base documentaire. Non pas que la maîtrise des signes (lecture, écriture, calcul) soit exponentielle avant 1900 : Agricol Perdiguier en 1805 et Gilbert Clain en 1807 témoignent, l'un pour le Vaucluse, l'autre pour la Seine-et-Marne, de la difficulté qui se posait aux familles paysannes pour concilier la scolarisation de leurs enfants avec l'apprentissage agricole à la ferme. Encore en 1883, Émile Guillaumin lui-même ne peut poursuivre après l'école primaire car il faut assurer d'abord le travail dans la ferme familiale, à Neverdière : « Comme ça, mon p'tit, lui dit sa grand-mère, tu veux donc pas faire un notaire<sup>1</sup> ? » C'est parce qu'il n'aura aucun bien que Toinou (Antoine Sylvère) – lui aussi sait « lire comme un notaire » – peut aller tenter sa chance hors d'Ambert en 1893. Son grand-père l'en avertit : « Toi, faudra que tu ailles dans les villes où on peut apprendre tout ça. Y aura pas de terre, pour toi. Y a rien qui te retiendra ! » Et le bon vieux fournit à son petit-fils un encouragement qui a valu pour bien d'autres : « Ce qu'on voudra pas te dire, faudra pas avoir peur de le voler. Si t'as bien dans la tête l'idée d'apprendre, le tonnerre de Dieu pourra pas t'en empêcher<sup>2</sup> ! »

Même incomplète et rarement autant poussée que chez Victor Frapart à Juilly, ou Bernard-Alexandre Taupin – ce fils d'un laboureur de Nanteuil-le-Haudouin, propulsé jusqu'au banc d'honneur du collège Henri-IV aux côtés du duc d'Aumale ! –, la formation scolaire délie les plumes. Tout comme le besoin de marquer le temps qui passe. Ainsi en va-t-il d'André Daméras dans les Ardennes ou de Jean-Marie Déguignet, dans le Finistère, qui apprend à lire puis à écrire en cachette, grâce aux coupures de journaux récupérées à la ferme de Kermahonec. Si la bibliothèque de 600 volumes dont dispose Nicolas Tronchon, à Saint-Supplets, ne doit point surprendre au sein des élites agricoles en 1828, la soif de culture propre à Henri Pitaud, qui scrute « avec émerveillement » la *Feuille littéraire* en 1912, témoigne pour de plus humbles : il n'a pas 13 ans ! De

1. Émile Guillaumin, *Paysans par eux-mêmes*, 1953, 310.

2. Antoine Sylvère, *Toinou. Le cri d'un enfant auvergnat*, 1980, 81.

fait, bien des auteurs n'attendent pas le nombre des années pour se confier. N'est-ce pas à 20 ans que Claude-Antoine Bellod ouvre en Valromey un journal auquel il reste fidèle cinquante-cinq années durant ? En 1828, peu avant son décès, c'est dans ses pages qu'il confesse préparer son cercueil et en faire lui-même l'essai ! Pierre Denis, le vigneron de Varredes, mort célibataire le 3 janvier 1801, avait pris le relais de son oncle en 1752, à moins de 12 ans, et c'est à l'âge de 17 ans que son propre neveu, François, également vigneron, le remplace. En Champagne, André Daméras prend la plume le 1<sup>er</sup> janvier 1770, avant même ses 11 ans. Il la conserve soixante-cinq années durant – un record ! – en tant que manouvrier, charretier puis percepteur de 1798 à 1825, pour ne la lâcher que trois semaines avant sa mort, le 2 avril 1836. Et il en va de même pour Michel Célarié, laboureur à Bégoux, aux portes de Cahors, qui ouvre à 18 ans son *Journal historique et portatif des événements mémorables* en 1771 et ne le ferme qu'en 1836.

Certes, dans ce type de témoignages existentiels, lié à de fortes personnalités, l'orthographe n'est pas la qualité principale et notre lecteur s'en rendra vite compte, même si nous avons voulu simplifier son effort en rétablissant un minimum de ponctuation. Dans ce monde bigarré, la mise en écriture passe par la rédaction en français, quel qu'en soit le résultat. L'impulsion donnée par Guizot en 1833 et, bien évidemment, les lois scolaires de 1881-1882 contribuent, avec l'essor de la presse régionale – foisonnante à la fin du siècle – et l'extension du service militaire, à l'essor des « lisants-écrivants ». Or c'est parmi ces derniers que se recrutent, de plus en plus, les évadés de la terre qui trouvent dans l'enseignement, l'administration ou l'industrie des postes plus valorisants où ils mesurent le chemin parcouru. Ainsi les écritures domestiques – qui se poursuivent dans les agendas particuliers jusqu'à *l'Été à Bergadille* de 1912 – font place, de plus en plus, à la rédaction des souvenirs.

Avec cette nouvelle strate de témoins, on passe de l'histoire à la mémoire, ou plutôt de l'histoire morte à la mémoire vivante. Grâce à la multiplication des récits de vie au xx<sup>e</sup> siècle, les éclairs insufflés aux papiers jaunis font place à une proximité révolue, qui affecte ceux qui sont encore de ce monde. Beaucoup de survivants ont rapporté leurs expériences, souvent à la retraite comme Jean-Baptiste Francillon pour la Haute-Vienne, d'autres les ont confiées au soir de leur vie à des passeurs qui les ont interrogés : l'auteur de ces lignes a pu être l'un d'eux. Nombreux sont ceux qui ont saisi l'occasion, sur

leurs vieux jours, de transmettre de l'intérieur les échos d'un monde perdu aux lecteurs d'aujourd'hui comme Pierre-Jakez Hélias pour le pays bigouden ou, tout récemment, Marc Lambron pour le Nivernais<sup>1</sup>. Et c'est bien l'une des nouveautés de la « Belle Époque » que d'y rencontrer, pour la première fois, quelques femmes à sortir du rang telles Mémé Santerre, pour le Nord, Émilie Carles, pour les Hautes-Alpes ou Augustine Rouvière, pour le Gard. Passés au tamis de la vérification historique, à travers les recensements et l'état civil numérisés, bien des témoignages se valident, une fois corrigés les quelques mauvais tours auxquels expose la mémoire. Il en ressort des rectifications, des précisions de dates ou de lieux et quelques découvertes. Ainsi deux des principaux acteurs du changement que met en exergue Roger Thabault, dans *Mon village*, tous deux fils d'un sabotier un peu obtus, ne sont autres que le père et l'oncle de l'auteur de la monographie sur Mazières-en-Gâtine !

L'élévation de l'espérance de vie propre aux acteurs qui ont voulu témoigner présente une conséquence inédite pour l'historien qui scrute les campagnes depuis le Moyen Âge : pour la première fois, l'enquêteur peut faire parler ses témoins et les faire réagir. Il confronte leur mémoire avec les sources déjà écrites, qui sont le lot habituel de l'histoire sociale. Il établit aussi, par ricochet, les correspondances avec les témoins disparus, plus ou moins tôt, qui assuraient jusqu'ici sa pâture ordinaire. Après avoir cheminé près de cinq siècles avec les paysans français, il lui a été donné d'écouter directement la parole de certains rescapés. Une véritable chance !

#### LES CHOIX EFFECTUÉS : DES ACTEURS MINUSCULES DANS LE COURS DE L'HISTOIRE

Muni de ce corpus singulier, qui ne demanderait qu'à s'étoffer à travers le travail de collecte dans les archives familiales, j'ai pu multiplier les angles de vue et métisser les perspectives. L'éventail des champs thématiques comprend l'histoire économique, démographique et sociale, mais aussi politique, religieuse et culturelle. Entre l'histoire du genre, de la culture matérielle et de l'environnement, les croisements ne manquent pas. Les flottements de l'ethnologie ou de nombreuses évocations du temps passé font place – autant que possible – à la précision de l'historien du social : la cuisson du pain de ménage, les deux messes dominicales, la vaisselle d'étain ou la chaise à sel regagnent leur place, en temps et en heure, tout comme la course de l'âne, les

---

1. Marc Lambron, *Le Monde d'avant*, Paris, Grasset, 2023.



chants de veillée ou le charivari. Le lecteur est convié à passer d'une ferme de Seine-et-Marne en 1802 à un *hôtage* percheron en 1819, à visiter des *casoni* corses en 1838 ou une ferme bretonne en 1869, à entrer dans un « trou de maison » vendéen en 1897, à comparer l'univers domestique d'un garde-champêtre francilien avec celui d'un montagnard savoyard en 1899. Et, au sommet, à visiter au même moment, en 1830, la ferme de Messy comme l'appartement parisien de Charlemagne Béjot, où l'argenterie et l'acajou règnent en maîtres.

Tradition et modernité donnent lieu à une interrogation lancinante, qui traverse le propos. Le corpus rassemblé vient incarner des trajectoires personnelles qui rendent sensibles les chemins entrepris. Sortis de l'anonymat où le relèguent souvent les analyses de la sociologie historique, les témoignages deviennent accessibles au lecteur et passibles de vérification. La prise en compte, autant que faire se peut, des échelles spatiales, des dynamiques familiales et de la profondeur généalogique module les choix effectués selon la personnalité des acteurs et le faisceau des facteurs d'explication macroscopiques. Pour les ruraux, la période considérée est bien sûr celle de l'expansion puis de la récession économique, des hauts revenus ou de la mévente, de la « routine » ou des comices agricoles. Mais elle est aussi celle du combat entre la république et la monarchie, le paternalisme et le socialisme, la laïcité et la dévotion mariale. La simple lecture de l'intitulé de nos notices, dans la table des matières, donne la mesure de cet éclectisme. Mais le rapprochement ou la juxtaposition des événements survenus et ressentis dans des départements différents assure à l'historien des éclairages insoupçonnés.

Pour étayer les propos, tout naturellement, ce sont les sources administratives du début de l'époque dite « contemporaine », massives et sans lacunes graves, qui ont été mises à contribution : les correspondances des maires et de leurs supérieurs, les pétitions, les dossiers d'enquête judiciaire, les procès-verbaux de la police rurale, les rapports de gendarmerie viennent s'ajouter aux actes notariés, aux délibérations municipales ou à l'état civil pour encadrer bon nombre de témoignages. Dans ce domaine, la masse documentaire est immense. Mais l'intérêt pour notre dessein tient à l'éclairage comparé entre les documents classiques de l'histoire sociale et l'interpellation des discours personnels. Saisir de l'intérieur ce que pensaient les acteurs ruraux de leur époque assure un effet de réel propice à la compréhension du cours de l'histoire. On apprécie alors bien davantage la portée des décisions d'en haut tout en dévoilant les mobiles de l'implication de

nos acteurs minuscules. Ce va-et-vient entre les différentes instances de l'information historique m'a paru aussi nécessaire que la variation des échelles d'analyse. Dans cette opération, un dernier type de source vient apporter une contribution précieuse : la presse. Qu'il s'agisse des périodiques agricoles ou des journaux d'information – qui essaient alors sur tout le territoire –, le développement de l'imprimé multiplie les points de contact et de résonance.

Ainsi doté de cet océan documentaire, comment faire les choix nécessaires ? Un tour de France des thèses régionales – et autres travaux monographiques locaux – a été entrepris. Notre historiographie nationale s'honore d'enquêtes de terrain de grande ampleur qui mobilisent une gamme de sources prodigieuse dont elles fournissent les clés. Des années durant, des chercheurs ont développé les méthodes de l'histoire sociale dans des champs géographiques (et parfois sociologiques) bien balisés : départements (ou groupes de départements), petits pays (ou grappes de petites régions). C'est grâce à cette « départementalisation » de l'histoire de France et à des investissements de longue haleine (dans le cadre notamment de l'ancien doctorat d'État) que les historiens français ont réussi à référencer une bonne part de la diversité régionale sous une forme ou une autre. Plus d'un siècle d'efforts et près de deux cent cinquante de ces travaux donnent accès aux informations de première main : des thèses d'histoire, certes, dans toutes les voies de renouvellement de la discipline, mais aussi de géographie, qui, longtemps, ont intégré le XIX<sup>e</sup> siècle dans leur terrain de recherche, et dont certaines ont été publiées avant 1914, comme *La Plaine picarde*, d'Albert Demangeon (1905), *La Plaine flamande*, de Raoul Blanchard (1906), *Les Paysans de la Normandie orientale*, de Jules Sion (1909) ou *Les Pyrénées méditerranéennes*, de Max Sorre (1913). N'est-ce pas à cette dernière date que paraît le magistral *Tableau politique de la France de l'Ouest* dans lequel André Siegfried éclaire les comportements politiques des paysans avec une finesse d'analyse souvent oubliée ? Voilà les masses de granite qui m'ont retenu, davantage que l'immensité des articles « scientifiques ». Le lecteur en découvrira la liste dans la bibliographie à la fin de cet ouvrage.

Au demeurant, il importait de ne pas se perdre dans ce vaste corpus. Deux règles m'ont alors guidé. La première consistait à représenter autant que possible la plus grande diversité des situations géographiques, d'Hannogne-Saint-Rémy, près de Charleville, jusqu'à Bastelicaccia, aux portes d'Ajaccio, ou de Plozévet, en pays bigouden, à Certamussat, au fond de la Haute-Ubaye. Un index géographique

– riche de 1 300 communes sur 95 départements – permettra au lecteur d’en mesurer les conséquences. Pour autant, il me paraissait significatif de privilégier certains secteurs particuliers et certaines familles pour disposer de quelques points d’ancrage réguliers et saisir les éventuelles inflexions au fur et à mesure que le temps s’est écoulé. Ainsi le lecteur ne sera pas surpris de rencontrer régulièrement tel manouvrier des Ardennes, tel marchand des Cévennes, tel paysan breton ou bourbonnais, tel fermier d’Île-de-France, telle famille d’instituteurs ruraux de Saône-et-Loire. Au-delà des vicissitudes de l’histoire générale et des exemples diversifiés, on a partagé aussi le suivi longitudinal de plusieurs exploitants agricoles : Gilbert Clain en Seine-et-Marne, de 1796 à 1846, Pierre-Louis Chartier dans le Val-d’Oise, de 1820 à 1846, Olivier Le Diouron dans les Côtes-d’Armor, de 1838 à 1843, Jean-Marie Déguignet dans le Finistère, de 1844 à 1883, Henri Pitaud dans le Marais vendéen, de 1897 à 1906, puis les campagnes agenaises jusqu’en 1914, ou Ernest Morin dans l’Aude, de 1846 à 1899.

Dans cette *Comédie humaine* à la mode rustique, des personnages passent et repassent, servant de fils conducteurs. C’est qu’on a souhaité approfondir – et enrichir – quelques témoignages ou retrouver les mêmes auteurs comme guides pour capter, à la base, l’écoulement du temps et l’arrivée des changements. Ainsi, pour ne prendre que les principaux exemples, par ordre chronologique : Louis Departout (1720-1800), fermier et maître d’école à Ézanville (Val-d’Oise) ; François Lattron (1733-1814), vigneron à Naveil (Loir-et-Cher) ; Pierre-François Lepoutre (1735-1801) et sa femme Angélique Delputte (1738-1794), fermiers à Linselles (Nord), dont on a conservé la correspondance ; Pierre Denis (1740-1801) et son neveu François (1784-1859), vignerons à Varreddes (Seine-et-Marne) ; Louis Simon (1741-1821), marchand-étaminier à La Fontaine-Saint-Martin (Sarthe) ; Pierre Delahaye (1745-1805), maître d’école à Silly-en-Multien (Oise) ; Pierre Bounaud (1751-1831), laboureur à Messé (Deux-Sèvres) ; Jean-François Lucy (1751-1831), fermier à Oignes (Oise) ; Claude-Antoine Bellod (1752-1839), menuisier et maître d’école au Grand-Abergement (Ain) ; Denis Boutrouë (1752-1819), curé et cultivateur à Thivars et à Saint-Lucien (Eure-et-Loir) ; Michel Célarié (1754-1842), laboureur puis cultivateur à Bégoux (Lot) ; Antoine Romieu (1755-1831), cultivateur et marchand à Saint-André-Capcèze (Lozère) ; André Daméras (1759-1836), domestique agricole puis percepteur à Hannogne-Saint-Rémy (Ardennes) ; Bertrand Sandre (1772-1848), son fils Baptiste (1824-1917) et son petit-fils Joseph (1850-1926), tous instituteurs pas-

sés de Chantemerle (Hautes-Alpes) successivement à Verzé, Iguerande, Saint-Didier-en-Brionnais, Ormes et Vérizet (Saône-et-Loire) ; Gilbert Clain (1792-1873), cultivateur à Gesvres-le-Chapitre (Seine-et-Marne) ; Pierre-Louis Chartier (1797-1884), propriétaire-cultivateur au Plessis-Gassot (Val-d'Oise) ; Édouard Pierchon (1809-1894), curé d'Haveluy (Nord) ; Ernest Morin (1828-1900), vigneron-propriétaire à Caunes-Minervois (Aude) ; Jean-Marie Déguignet (1834-1905), cultivateur aux portes de Quimper (Finistère) ; Joachim Martin (1842-1895), le menuisier des Crottes (Hautes-Alpes) qui écrit sa vie sous le parquet du château qu'il restaure ; Eugène Sergent (1866-1945), instituteur à Gressey (auj. Yvelines) ; Marie Béchet (1866-1948), également maître d'école et véritable expert agricole à Habère-Lullin (Haute-Savoie) ; Pierre Besson (1873-1945), encore instituteur et ancien berger à Cheylade (Cantal) ; Jean-Baptiste Francillon (1880-1964), parti ingénieur de Sussac (Haute-Vienne) ; Antoine Bourras, dit « Antonin », métayer à Bergadille (1883-1914) ; Alexandre Carton (1885-1971), fils d'un menuisier et d'une institutrice de l'Allier, devenu lui-même instituteur ; cet attachant Adrien Croix (1886-1922), jeune vigneron de Thenay (Loir-et-Cher), assoiffé d'idéal, ou l'inépuisable Henri Félix (1889-1985), chauffeur-mécanicien à la ferme de Champagne (Essonne) jusqu'en 1914.

À compter des années 1890, s'adjoignent à ce cortège sorti tout juste de l'anonymat ceux qui ont marqué récemment la meilleure littérature paysanne par l'évocation de leur mémoire comme Augustine Rouvière (1883-1984), pour Sainte-Croix-Vallée-Française (Lozère) ; Antoine Sylvère (1888-1963) *alias* « Toinou », pour Ambert (Haute-Loire) ; Marie-Catherine Gardet (1891-1977) *alias* « Mémé Santerre », pour Avesnes-les-Aubert (Nord) ; Émilie Allais, devenue Carles (1900-1979), institutrice et auteure d'une roborative *Soupe aux herbes sauvages*, pour Val-des-Prés (Hautes-Alpes) ; Éphraïm Grenadou (1897-1993), pour La Bourdinière-Saint-Loup (Eure-et-Loir) ; Pierre Castède (1897-1983), pour Roquefort (Landes) ; Henri Pitaud (1899-1991), fils d'un journalier agricole de Vendée devenu métayer dans le Lot-et-Garonne avant 1914, avocat des humbles et ethnologue averti dans *Le Pain de la terre* ; Léonce Chaleil (1906-2001), pour Brignon (Gard) ; Gaston Chevereau (1909-2003), pour Saint-Mars-d'Outillé (Sarthe), et enfin, leur précurseur et chef de file incontesté avec son *Cheval d'orgueil*, sorti dès 1975, Pierre-Jakez Hélias (1914-1995), pour Plozévet (Finistère). Tous incarnent la multiplicité des expériences dans la pluralité de leurs contextes propres, avec une singularité commune : des caractères en

## TABLE

<p>Gardon, p. 616. – Grèves des gemmeurs : « les gendarmes durent mettre sabre à la main », p. 617. – Un spectacle inédit : la première batteuse, p. 617. – En Mâconnais : l’instituteur maître-jacques de son village, p. 618. – « Vous n’aurez pas l’Alsace et la Lorraine » : le patriotisme à l’école laïque, p. 619. – En Cambrésis : tour de France avec Sulphart et Zéphyrin, p. 619. – Trente secondes pour les sonneries religieuses, p. 621.</p>	621
<p>1908 .....          Premiers essais de tracteurs agricoles, p. 621. – « Faire un pas en avant à chaque fois que la chose est possible » : des métayers réformistes, p. 622. – Gardien d’oies à dix ans, p. 623. – « Avec la gadoue, on paiera les “tailles” du boulanger en rentrant », p. 623. – Dans le Pas-de-Calais : conférences agricoles, p. 624. – Épicrière à Langy pour servir les paysans, p. 624. – À Saint-Barthélemy-d’Agenais : musique « rouge » contre musique « blanche », p. 625. – Nichée complète chez les Hélias : « le gras lui-même était maigre dans cette maison, p. 626.</p>	627
<p>1909 .....          Comment trouver une place d’ouvrier agricole ? Lettre à Émile Guillaumin, p. 627. – Le curé contre l’instituteur : « ce sera la guerre entre l’église et l’école », p. 627. – La guerre religieuse dans le Lot-et-Garonne, p. 628. – Une « demoiselle » secrétaire de mairie dans un petit village alsacien, p. 629. – Dans la Sarthe : entrer dans le monde avec une bosse au front, p. 630. – Dans l’Allier, halte à la Ruche viticole ! « Les bois c’est bon pour les seigneurs », p. 630. – Le spectacle d’une grande ferme vexinoise : une véritable usine..., p. 631. – ... avec en contrepoint la résistance des « haricotiers », p. 632. – « Le jour où le machinisme aura remplacé l’homme... », p. 633.</p>	633
<p>1910 .....          Année pourrie, p. 633. – Élections législatives dans les Landes, p. 634. – Fermiers à Bergadille, p. 635. – Un cri d’alarme dans l’Agenais : « la faillite de la terre », p. 635. – Chez les paysans : « chacun a sa situation propre et demeure individualiste », p. 636. – « Grand valet » : le bâton de maréchal du domestique, p. 637. – Les retraites « ouvrières et paysannes » : « j’ons pas besoin d’ça ! », p. 638. – Lutttes de classes dans l’Allier ? Une frontière Nord-Sud, p. 639. – Quel âge as-tu, <i>pitchoun</i> ? Ne veux-tu pas venir au Mexique ?, p. 640.</p>	641
<p>1911 .....          Une France des villages qui se vide, p. 641. – Villages picards : des communautés rurales vers les communautés agricoles, p. 641. – Les bras manquent... et l’exode vers la ville continue, p. 642. – Été caniculaire, hécatombe animale, p. 643. – Révolte des vigneronns en Champagne : dans la Marne, les petits contre les gros, p. 643. – Dans l’Aube : « un vent de révolution passe », p. 643. – Malgré les barrages de cavalerie : les vigneronns envahissent les villes, p. 644. – Le paysan est-il plus heureux qu’autrefois ?, p. 644. – En Charente : la ferme immobile ?, p. 645.</p>	646
<p>1912 .....          Nouvelle grève des feuillardiers : une organisation remarquable, p. 646. – <i>Le Syndicat de Baugignoux</i> : modèle de l’espoir des paysans du Bourbonnais, p. 646. – <i>La Feuille littéraire</i> : « une chance pour un petit paysan du Lot-et-Garonne », p. 647. – Sur la colline de Sion : quand la terre rencontre le ciel, p. 647. – Au Plessis-Gassot : cession de culture entre père et fils, p. 649. – Quitter l’agriculture pour les études : « l’argument de la bourse », p. 650. – Du bât du mulet à l’attelage tracté : la révolution des transports en Haute-Savoie, p. 651. – <i>Les Creux-de-Maisons</i> : un hommage aux petites gens de la terre, p. 652. – Quinze jours à Bergadille : les travaux et les jours d’un métayer, p. 652.</p>	654
<p>1913 .....          Le service passe à trois ans : des paysans résignés à l’inéluctable, p. 654. – Un bilan prospectif dans l’Ouest : le « peuple paysan » et le progrès républicain, p. 654. – L’ar-</p>	654

## LA MÉMOIRE DES GENS DE LA TERRE

rivée de l'isoloir : un pas de plus vers la démocratie villageoise, p. 656. – Vingt-quatre chemises de chanvre, « cottes de mailles des misérables chevaliers de la terre », p. 656. – Le patois occitan : une « seconde langue maternelle », p. 657. – « Nous n'avions personne avec qui parler du pays en patois », p. 658. – « Réveillez-vous, gens de bien ! », p. 659. – Les bals du village : « quelle ambiance ! tout le monde riait », p. 659.

1914 .....	660
Avec le progrès le buronnier perd son âme, p. 660. – Le dernier loup tué dans les Alpes-Maritimes, p. 661. – « Il ne manquait plus que cela : voir les paysans réclamer de la littérature ! », p. 662. – « La vie des pauvres gens » : Émile Guillaumin félicite Ernest Pérochon, p. 662. – Dimanche 26 juillet : « dernière frairie de l'ancien monde », p. 662. – À la ferme de Champagne : le progrès s'est arrêté le 1 <sup>er</sup> août, p. 663. – La mobilisation à Saint-Loup : « tout ça s'en venait de la terre », p. 664. – En Savoie : la courte hésitation du faucheur, p. 664. – À la sortie de la messe : « quel triste dimanche ! », p. 664. – « Tous les hommes partis au temps de la vendange ! », p. 665. – « Tout à coup, toutes les cloches se sont mises à sonner », p. 665.	
Sources.....	667
Bibliographie .....	671
Remerciements.....	687
Index des communes.....	689
Index des noms de personnes .....	701
Index thématique.....	721